



Georgina Tuna Sorin

À la lueur de nos pas accordés

*Après **Demain le jour se lèvera**,*
retrouvez le destin émouvant d'Anna

Georgina Tuna Sorin

À la lueur
de nos pas accordés

© Georgina Tuna Sorin, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-4328-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première partie
Reconstruction

« C'était le moment de chercher cette guérison et cette paix que seule la
solitude peut apporter »

Élizabeth Gilbert

Mathis
20 septembre 2019

Les arbres commencent à perdre leurs feuilles, jaunies par l'automne qui s'installe avec un mois d'avance. Il n'arrive pas si tôt d'habitude, plutôt fin octobre. Mais rien ne peut gâcher mon bonheur aujourd'hui. Je souris en écartant du pied un petit tas de cette verdure flétrie. La nature a deviné qu'Anna en avait plus besoin qu'elle alors, elle a sacrifié quelques degrés pour lui transmettre sa chaleur. Pour qu'elle puisse renaître. Et se remettre.

De ses nombreuses blessures, de son cœur brisé par la mort de Nicolas. *Nico, mon salaud, tu te souviens du jour où tu m'as balancé dans le tas de feuilles mortes avec Martin ?* Je souris à ce souvenir qui nous avait valu quatre heures de colle. Quatre heures à ramasser les feuilles mortes dans la vaste cour du bahut.

Aujourd'hui, je me contente de les pousser sur le bord du trottoir, pour m'occuper l'esprit en attendant Bruno ; je lui ai promis de ne pas y entrer sans lui. Alors, j'attends sagement, impatiemment, sur le parking devant l'hôpital. Et je défie le bâtiment du regard. Je le nargue de ma joie de pouvoir le faire debout, bien campé sur mes deux jambes.

De l'accident, je ne garde le souvenir que des quelques secondes qui ont précédé l'impact. Du bruit atroce de la tôle froissée, fracassée par la cabine avant du camion qui a heurté ma voiture. Et des quelques minutes qui ont suivi. Du silence de Nico, qui ne pouvait plus répondre puisqu'il gisait, mort, au bord de la route. Et des murmures presque inaudibles d'Anna, de ses râles qui, bien qu'insupportables puisqu'ils m'indiquaient sa souffrance, m'assuraient qu'elle était toujours en vie. Je ne me souviens pas de ma douleur. Je me rappelle que j'avais mal, mal à en crever, mais j'ai oublié la souffrance que mes blessures infligeaient à mon corps. Le docteur Royer m'a expliqué que le cerveau cloisonnait parfois les informations traumatisantes, pour nous permettre d'avancer. Je me souviens donc avoir eu atrocement mal sans pouvoir ni quantifier, ni ressentir à nouveau cette douleur. Peut-être est-ce mieux ainsi.

Aujourd'hui, neuf mois après l'accident, je marche à nouveau. Sans béquilles.

Je ne suis pas prêt à m'aligner au départ de la Corrida d'Auxerre, mes jambes ne supporteraient pas la distance. Mais je reviens de loin. À ma sortie du coma, les médecins n'imaginaient pas me voir remarquer un jour. Ils m'ont avoué, bien après mon réveil, qu'ils pensaient que ma lésion médullaire basse me condamnerait à une vie en fauteuil.

J'ai déjoué tous les pronostics, comme toi Anna, ma petite bergamote. Elle déteste que je l'appelle comme ça, par le surnom ridicule dont son père l'a affublée, ce qui me donne une bonne raison de continuer à le faire.

— T'aurais pu mettre une cravate, c'est jour de fête, non ?

La voix de Bruno me fait sursauter. Je me retourne, et le découvre endimanché comme s'il se rendait à un mariage. J'explose de rire puis le prends dans mes bras. Je le garde près de moi un long moment : sentir sa respiration haletante, deviner son émotion à la force de ses bras qui serrent ma cage thoracique me rassure. Lorsque je relâche mon étreinte et que l'on s'écarte l'un de l'autre, nos yeux rougis trahissent l'émotion que l'on cherche à masquer.

— On y va ? me propose Bruno en indiquant du menton le bâtiment qui nous fait face, le torse bombé pour se donner de la consistance.

— Je n'attendais que toi...

On inspire à pleins poumons, synchrones sans avoir à se concerter. Je crois que, même si nous espérions tous les deux l'instant où Anna quitterait son lit d'hôpital, sa sortie nous inquiète malgré tout. Bien qu'oppressante parfois, la présence constante des équipes médicales nous rassure. Anna est tirée d'affaire, les médecins sont catégoriques. Mais la peur irrationnelle qu'elle s'endorme pour ne jamais se réveiller plane toujours dans nos esprits.

Bruno plaque sa main dans mon dos pour me donner l'impulsion qu'il me manque, et nous avançons, un sourire béat, niais, accroché aux lèvres. Arrivés devant le hall d'entrée, Bruno me défie du regard en souriant, me bouscule de l'épaule pour tenter un dépassement par l'intérieur. Mais il ne trompe pas ma vigilance, et je le précède : je franchis les portes coulissantes le premier.

— Gagné ! Alors, ça fait quoi de se faire passer devant par un semi-infirmier ? je lui lance en le provoquant du regard.

Il rit franchement, me donne une tape dans le dos, puis passe le bras autour de

mes épaules pour m'attirer à lui. De sa main libre, il ébouriffe mes cheveux en secouant la tête, les zygomatiques sur le point de lâcher. Il sourit à ma victoire, mais surtout à celle de sa fille.

— Aujourd'hui, c'est l'école des fans¹, mon grand. On a tous gagné.

— L'école des quoi ? je lui demande en écarquillant les yeux.

— Jacques Martin, tu sais ? Laisse tomber, abdique-t-il en posant son doigt sur le bouton d'appel de l'ascenseur.

Lorsque je pénètre dans la cabine de fer, je souris à mon tour en regardant les portes se refermer. Quand elles s'ouvriront à nouveau, le cauchemar sera terminé, et la vie pourra reprendre son cours. Avec Anna. Sans Nico, et pour Nico.

Anna

Je regarde ma montre toutes les cinq minutes depuis trois heures du matin ; je n'ai pas réussi à trouver le sommeil cette nuit, comme toutes les autres depuis que je suis revenue. J'ai peur de retourner là-bas, autant que j'en ai envie. De revoir maman, et Nico. Je suis tiraillée entre la joie de retrouver ma vie, et la tristesse de les avoir quittés.

La culpabilité me ronge, c'est moi qui aurais dû me trouver derrière le volant. Si je n'avais pas bu la veille, peut-être alors que tout ça ne serait pas arrivé. Nico continuerait à se comporter comme le branleur qu'il était, s'amuserait à faire tourner Sophie en bourrique, à prétendre qu'il se fiche d'elle comme de sa première couche. Mais il n'est plus là. Par ma faute, parce que j'ai bu ce soir-là, et que je n'ai pas assumé la responsabilité de les ramener à bon port. Vivants. Je me sens comme une morte parmi les vivants. Je suis revenue, mais une partie de moi est restée là-bas.

Là-bas... Mes souvenirs me semblent si lointains... Ils sont flous, désormais. À mesure que les jours passent, les nuages se referment sur ce que j'y ai vécu. Si je me concentre, les sensations me reviennent. Les sons, parfois. Mais les visages s'estompent et alors, la tristesse m'envahit. Je ne veux pas les oublier, je veux me souvenir. De la caresse des doigts de maman qui se promènent dans mes cheveux. De Nico qui blague sur des sujets qui ne font rire que lui.

Les médecins affirment que ce sont probablement des souvenirs artificiels, qu'ils ne sont pas réels. Mais je sais bien ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu. Alors je fais semblant de les croire, je prétends qu'ils ont certainement raison pour les faire taire. Et pour éloigner leur scepticisme qui gagne du terrain dans mon esprit. Mes souvenirs, même vagues, sont bien réels. Maman et Nico sont bien vivants. Ils sont vivants parmi les morts.

Je commence à m'impatienter ; papa et Mathis devraient être là depuis dix bonnes minutes. Je pensais qu'ils arriveraient en avance, trop pressés de me faire sortir d'ici, de me voir retrouver ma vie d'avant, comme si rien n'avait changé.

Sauf que tout a changé. Et moi en premier lieu. Et ça, ils ne semblent pas prêts à l'accepter.

Alors je fais semblant d'aller bien. Pour leur faire plaisir. Mais je doute de pouvoir faire illusion très longtemps. Je ne veux pas retrouver ma vie d'avant, pas sans Nico. Et encore moins retourner à Dijon, reprendre mes études. Pour quoi faire ? Je ne sais pas ce que je vais faire de ma vie, je ne veux pas y penser. La mienne, telle que je la connaissais, est restée sur le bord de la départementale 606, juste après la sortie d'Appoigny. Une partie de moi est morte en même temps que lui.

Je souffle bruyamment chaque fois que l'aiguille avance d'un cran, effaçant sur son passage la minute qui vient de s'écouler. Pourquoi ne sont-ils pas arrivés ? Je boude, comme une gamine, comme avant. J'aimerais pouvoir être cette aiguille, pour effacer les neuf mois que je viens de traverser en pointillé. J'aimerais que la vie m'offre une deuxième chance ; je rêve de pouvoir tout recommencer. Cette fois-ci, je ne boirais pas, je prendrais le volant et personne ne s'endormirait. Personne n'y resterait.

L'infirmière entre tandis que je souffle à nouveau. Je ne l'entends pas s'approcher de moi, le contact de sa main sur mon épaule me fait sursauter.

— Alors ma jolie, prête à nous quitter ? C'est quoi cette mine abominable ? me demande-t-elle en relevant mon menton du bout de ses doigts.

Marie a suivi mon parcours. C'est elle qui m'a accueillie au service de réanimation après ma première opération, le soir de l'accident. Elle était là tous ces mois où personne dans l'équipe médicale ne pensait que je reviendrais un jour. Pas telle que je suis aujourd'hui. Elle m'a accompagnée tout au long de ces neuf mois, même après que j'ai quitté l'unité des cas désespérés, comme je l'appelle pour faire marrer les médecins. Elle passe me voir chaque jour après sa journée de travail, pour s'assurer que je vais bien, parler, et descendre le paquet de bonbons que papa m'apporte chaque fois qu'il me rend visite. Je suis son petit miracle, celui qui lui donne l'espoir pour les autres, ceux qui sont bloqués dans ces ténèbres que j'ai eu tant de mal à quitter.

— Ils sont en retard. C'est dingue, non ? je ronchonne en enfournant la Tagada qu'elle me tend.

— Arrête de faire ta tête de mule, je suis sûre qu'ils ne sont pas loin...

On s'envoie la moitié du paquet, en silence. Je sais qu'elle se réjouit de me voir partir, mais je crois que je vais lui manquer. Elle me regarde en souriant, puis souffle à son tour :

— Dernier check-up ? annonce-t-elle en tirant le chariot qui supporte le tensiomètre de compétition.

— Allez, contrôle technique. J'ai l'impression d'avoir deux cent mille bornes au compteur...

Marie s'esclaffe bruyamment en enfilant le brassard autour de mon bras. Tandis que je sens la pression maltraiter mon biceps, je me demande si mon départ signera la fin de notre amitié naissante.

— 10/8. C'est pas folichon, mais on va mettre ça sur le compte de l'émotion, hein ! m'annonce-t-elle en rangeant le matériel.

Je la regarde s'asseoir sur le lit à nouveau, je devine la tristesse à travers sa respiration profonde.

— Dis, je n'oublie pas la promesse que tu m'as faite le jour où tu as remarqué, tu me dois un croque-Benjamin. Ce truc ignoble qui a manqué de me faire vomir quand Mathis a débarqué avec dans le service.

Je souris à mon tour. Je me souviens de ce jour-là, je crois même que c'est mon premier souvenir, celui qui m'a permis de trouver mon chemin, et de revenir. Je suis morte ce jour-là, quelques minutes pour les gens d'ici. Une éternité pour moi, coincée là-bas. Alors oui, je vais lui payer son croque-Benjamin. Et même deux s'il le faut.

— T'en n'as pas marre de me voir ? Tu veux t'infliger des heures sup ?

— Dis pas n'importe quoi, bien sûr qu'on va continuer à se voir ! Je te rappelle que je dois te faire travailler tes tests psychotechniques...

Elle n'oublie rien, Marie. Pas même cette discussion que l'on a eue au cours de l'été. Quand, voyant la date de ma sortie approcher, il m'a bien fallu penser à l'avenir. À ce que je ferai de ma vie, puisque je ne veux ni retourner à Dijon, ni reprendre mes études là où ce trente-trois tonnes m'a forcé à les laisser.

Je m'imaginai alors avec une blouse blanche, stéthoscope dans la poche, déambulant dans les couloirs de l'hôpital. Pour aider les patients, comme Marie